Une nouvelle vie

Marc Maillé

Number 89, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72675ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maillé, M. (2014). Une nouvelle vie. *Brèves littéraires*, (89), 70–73.

Richard Drabley venait de prendre sa retraite. Durant les deux dernières années, il s'était entièrement dévoué à ses cégépiens. Professeur de philosophie, il s'était appliqué à scruter les méandres de l'essence humaine et avait pris un réel plaisir à partager avec de jeunes têtes les interrogations qui l'habitaient. L'été s'était épuisé sans heurts. Il avait roulé vers la Gaspésie qu'il n'avait vue jusque-là qu'en images, avait visité le parc Forillon, découvert une nature aussi sauvage que grandiose ; il avait respiré l'air marin et avait contemplé le rocher Percé, majestueuse masse dressée telle une épave pétrifiée. Sauf que le retour à la maison le plaçait devant une routine remplie de vides, dans lesquels s'engouffrait le souvenir de sa dulcinée perdue.

Sa femme s'était éteinte depuis exactement vingt-six mois et trois jours. Il se rappelait leurs heures de tendresse. Le dimanche matin, chacun leur tour, ils se lisaient des articles de leur journal préféré et prenaient un malin plaisir à se moquer de l'indignation affichée des hommes d'affaires véreux, feignant l'innocence, ou des politiciens soupçonnés d'une quelconque relation avec le monde interlope. Richard et Catherine, eux, connaissaient parfaitement la loyauté et l'honnêteté. Ils s'étaient toujours aimés, ne s'étaient jamais trompés malgré les tentations inévitables. Elle lui avait glissé à l'oreille avant de s'esquiver dans la nuit éternelle : « Profite de la vie, sois heureux ; ne reste pas veuf, mon amour ! »

Comment aurait-il pu la remplacer, elle qui lui avait donné tant de joies ? Mais le deuil avait accompli son œuvre à pas feutrés et désormais, la vie en solitaire lui pesait un peu plus chaque jour. Il entendait se tourner vers le plaisir de la lecture, de la réflexion et, par l'exercice physique, épuiser ses forces vitales, sa libido pour être tout à fait exact. Il rencontrait de jolies femmes au hasard de ses promenades matinales. Tous ces corps féminins s'accumulaient dans sa mémoire et repoussaient celui de son épouse, de plus en plus vaporeux.

Le désir, au lieu de s'atténuer, s'accroissait, et Richard se morfondait. Il se regardait parfois dans la glace et découvrait un homme flétri, aux cheveux grisonnants, au ventre arrondi malgré son hygiène de vie remarquable. Il s'arrêtait parfois pour se lancer, avec dédain : « Vieux satire ! » Il s'était acheté un chat, puis deux, pour lui tenir compagnie, avait décidé d'écrire un premier roman ; cela lui occuperait l'esprit. Il s'ennuyait quand même un peu trop souvent.

Il entreprit de se rendre utile et de s'engager dans des activités de bénévolat pour un organisme destiné à la protection de l'environnement. Il se montrait souriant et sympathique dans ses relations avec ses nouveaux amis écologistes, mais dans son cœur croissait l'ennui telle une tumeur maligne.

Un soir, alors qu'il revenait de son jardin où il avait taillé ses haies pour l'hiver, le téléphone sonna. On l'appelait peut-être pour qu'il participât à une manifestation contre la coupe d'arbres centenaires. Il répondit avec un sourire dans la voix, car l'air frais l'avait rasséréné. Il entendit une voix chaude et douce :

- Bonsoir, prof !
- Une de mes anciennes étudiantes, on dirait !
- Jasmine Bluteau, ça vous rappelle quelque chose ?

Richard cherchait un visage parmi tous ceux qu'il avait connus, mais rien ne ressortait très clairement. Il décida de s'amuser et de jouer la comédie. Il ne voulait pas passer pour un vieux croûton en voie de perdre la boule.

- Une très jolie fille si je ne m'abuse.
- Qui a embelli avec l'âge. Une brunette aux cheveux soyeux, ayant des seins rebondis, des jambes fermes et délicates.
- Je crains que vous ne vous soyez trompée de numéro de téléphone.
- Je parle bien à Richard Drabley, professeur de philosophie ?
- Oui.
- Je n'ai cessé de rêver à vous depuis que j'ai suivi votre cours au cégep et, aujourd'hui, je n'ai qu'un désir : vous rencontrer et jouir dans vos bras.
- Votre appel me désespère...

– Je vois, vous êtes marié et vous ne voulez pas trahir votre femme ?

– Non, je suis veuf.

– Alors, rien ne s’oppose à ce que vous me rendiez heureuse.

– J’ai vieilli.

– Je m’avoue gérontophile.

– Vous avez réponse à tout.

– Cessons de nous vouvoyer ! Où pouvons-nous nous rencontrer ?

Pendant un instant, Richard voulut raccrocher, mais il se ravisa. Pourquoi retourner à sa vie de pantouflard quand l’aventure lui tendait les bras ?

Il donna rendez-vous à l’ardente lapine dans un hôtel du centre-ville. Il lui paya un verre au bar ; elle le couvrit de compliments. Pendant qu’elle lui parlait, il tentait de se rappeler cette mystérieuse amoureuse instantanée, mais un grand trou noir se déployait devant lui. Il valait mieux vivre au présent, saisir sa chance au bond et se délester de ce ridicule besoin de ressasser le passé.

Du moment qu’il en eut décidé ainsi, Richard sentit dans ses veines la verdeur de la jeunesse. Le désir s’épanouit dans ses membres ; son instinct de conquérant l’envahit. Soudain, il interrompit la discussion qui roulait sur d’éventuels voyages de rêve et invita sa belle agui-cheuse à le suivre dans une chambre qu’il louerait sur-le-champ. Fière de sa prestation de séductrice, Jasmine le suivit, prête à s’offrir. Richard oublia ses rhumatismes ; le démon du soir s’empara de lui. Il dévora un corps de femme sublime et se laissa glisser dans l’ivresse de la jouissance sans le moindre remords. Il redevenait homme. Et déjà, une seconde vie se dessinait par-delà l’extase. Les nouveaux amants partageaient avec bonheur le même lit, et Jasmine entendait bien montrer à Richard qu’elle l’aimait, qu’elle s’emploierait à le rendre heureux.

Lui, apaisé par le coût, commença cependant à craindre une erreur fatidique. Mais il chassa cette idée qui ombrageait son bien-être. Il s’endormit enfin auprès de Jasmine en humant le parfum délicat et floral qui se dégageait de sa peau suave. La nuit allait lui réserver quelques tourments. Catherine lui apparut en rêve. Il

courait, elle le regardait en souriant et vlan ! il percutait un arbre. Assommé, il voyait des étoiles tourner autour de sa tête meurtrie. Sa femme lui disait : « Relève-toi ! » et il s'exécutait. Il courait encore et, de nouveau, il heurtait un obstacle et la séquence recommençait ainsi sans cesse.

Au petit matin, Richard se réveilla avec un mal de tête carabiné. Il se massa les tempes ; bientôt, il se sentit mieux. Il se réjouit de la présence de Jasmine à ses côtés. La réalité lui sembla bien plus radieuse que le songe qui l'avait amoché. Il se demandait cependant si son cauchemar ne revêtait pas une signification. Il éprouvait peut-être de la culpabilité par rapport à sa défunte épouse et cela avait bousillé sa nuit.

Jasmine s'éveilla, l'embrassa tendrement et le laissa pour se consacrer à sa toilette. Elle allait, annonçait-elle, se mettre à son avantage pour mériter l'admiration de son Lancelot. Elle désirait ensuite discuter avec lui des modalités de leur future vie commune. Tout se déroulait très vite. De célibataire morose à homme comblé, la destinée de Richard avait chaviré si radicalement ; il en restait médusé.

Pendant que Jasmine se douchait, on frappa à la porte. Un garçon apportait le petit-déjeuner et le journal du jour étalés sur un plateau fixé à un support sur roulettes. Richard but une gorgée rafraîchissante de jus d'orange, puis il prit le journal. La manchette le saisit d'effroi : « Richard Drabley, professeur de philosophie au collège du Vieux-Montréal, a remporté avant-hier le gros lot de 49 millions de dollars de Loto sans frontières. Accueilli hier après-midi à la station de radio CBO, il a exprimé le vœu d'une vie incognito et tranquille à l'étranger. » « Mon homonyme, songea Richard, que j'ai déjà rencontré lors de colloques de philo, voilà celui que Jasmine croit avoir charmé. »

Richard s'habilla précipitamment, déposa le journal sur le lit pour que sa poursuivante vît bien la photo du gagnant de la fameuse loterie, et il quitta la chambre d'hôtel, déçu certes ; mais avec philosophie. La vie l'avait gratifié d'un bonheur aussi bref qu'insensé de démesure.